

DEMAIN, LE FRANÇAIS

par Ramanujam Sooriamoorthy

AMEF (Association mauricienne des enseignants de français)

Ce qui (n') arrive (pas)

Il est difficile, affirme-t-on, de parler de ce qui demain se passera, de dire de quoi demain sera fait, mais peut-être pas parce que demain, c'est ce qui jamais ne vient, car toujours à venir. Que demain soit ce qui est toujours à venir et, donc, ne vient pas, n'arrive pas, ce n'est pas ce qui agace ou inquiète la plupart des gens et ce pour la bonne ou mauvaise raison que, s'ils ne savent pas de quoi demain sera fait, ils savent bien, ou croient savoir, ce qu'ils feront demain aussi bien que ce qui se passera ou devrait se passer.

Y'a pas de l'Un

Ce que la plupart des gens ne voient pas, ne savent pas et qui leur ferait peut-être redouter ce que l'avenir leur, comme on dit, réserve, c'est que l'avenir est déjà inscrit, du moins partiellement et certainement pas dans le détail, dans le passé et que, comme le passé n'a jamais été tout à fait présent, le présent ayant trop rapidement été emporté par, dans le fleuve du temps, le passé lui-même est encore et toujours à venir. Il eût donc fallu qu'on s'intéressât au moins un peu plus au passé, au passé pluriel, bien entendu, de la langue, étant donné que, pour tout sujet humain, tout, y compris le langage et les langages aussi, lui vient par la langue, la sienne qui est faite d'autres langues également, ici le français - le français dont nous ne cessons de dire depuis plus de trente ans déjà, qu'il n'existe pas, ou plutôt qu'il ne peut exister qu'en tant que pluriel -, toujours par plus d'une langue au moins, même là où, selon toute apparence, il n'y aurait qu'une seule langue, ce qui n'arrive jamais, pas plus que n'arrive, ne vient jusqu'au sujet quelque langue qui soit une. En seraient tout surpris ceux qui sont incapables de comprendre qu'il n'y a rien qui soit un.

De cela, les mieux intentionnés eux-mêmes, qui n'ont de cesse de parler de « leur langue », de « la langue de leur pays », comme s'ils étaient les fiers propriétaires du français et de la France, n'ont cure, eux qui, pourtant, devraient savoir qu'il n'y a pas LE FRANÇAIS, mais toujours des français et que ce qu'on appelle « le français », et qui n'a jamais été la langue des tous les Français, est de plus en plus de moins en moins la langue de la France, à l'ère de l'informatique, de la (volonté de) mondialisation, et de la vassalisation - ce contre quoi un Charles de Gaulle et peut-être même un Jules Ferry déjà se fussent indignés avec une extrême exaspération - de la France. Cependant, et Charles de Gaulle et Jules Ferry entendaient défendre le français et la France. Ils ne pouvaient faire autrement et - il le faut avouer - on peut difficilement faire autrement : il faut bien commencer quelque part.

De la langue

S'agissant d'une langue - et il en va de même pour toute langue - celle que l'on parle est celle reçue, plus ou moins passivement, grâce à ces relais institutionnels que sont la Famille, que Rousseau décrit comme étant une institution naturelle, l'Église, l'École et l'État (les trois É) dont il ne messied aucunement de répéter, *ad nauseam* au besoin, qu'elles ne sont pas, ces institutions, homogènes, toujours égales à elles-mêmes et figées pour toujours telles qu'elles sont depuis toujours, les changements, forcément superficiels, que les ans ou les siècles y pourraient apporter nonobstant, vu que, pour l'essentiel, elles demeure(raie)nt identiques à elles-mêmes, faute de quoi elles se détourneraient de leur vocation principielle qui voudrait que, grâce aux efforts inlassables et nuls de ceux qui, quand ils auraient la perspicacité - ce qui est loin d'être assuré - de comprendre que tout ce qui est l'est pour toujours (ce qui n'est pas tout à fait inexact), s'enhardissent pourtant à affirmer que tout ce qui est demeure toujours tel qu'il aura toujours été (ce dont les attardés mentaux eux-mêmes pourraient incliner à douter).

Cela fait un moment - plus de trente ans au moins - que nous rappelons que tout ce qui est, bien qu'incontinent enfoui dans le passé, est toujours à venir, et que tout ce dont on dit, ou croit, que cela a été ou s'est passé, que le passé, est encore et toujours à venir, non seulement parce que ce qui est, non moins que tout ce qui a été, revient toujours hanter tout sujet sous des traits toujours différents quoique identiques à ceux

sous lesquels il se serait déjà présenté, comme si, en revenant, il venait pour la première fois pour témoigner du fait que ce qui est, que le même est toujours le même sans être le même. Toutefois, de cela on ne peut se faire quelque idée qu'à la condition de lire, de lire le Grand Livre du monde dont l'invention de l'imprimerie ne fournit qu'une bien mince idée, tâche interminable, s'il en est.

Il faut apprendre à lire

Les Grecs le savaient déjà, tout cela, mais depuis, même ceux qui le savaient ne savaient qu'ils le savaient et n'en tenaient aucun compte réel, de sorte que le sort du monde s'en est trouvé démesurément aggravé. Ce n'est pas que chez les Grecs l'état du monde fût si différent, mais ils savaient au moins qu'il fallait (apprendre à) lire, même s'il n'est pas sûr qu'ils eussent jamais su que « la lecture est une pratique désespérée » (Mallarmé), sinon « impossible » (Sollers) et que « c'est même par cet impossible que la vérité tient au réel » (Lacan). Qu'il en soit ainsi, c'est, dans une grande mesure, par le français et en français qu'il nous a été donné de l'apprendre, ce dont il ne semble pas qu'ils soient nombreux à s'en être aperçus. Nous n'insinuons aucunement que ce soit par le français seul, par le français dont nous avons rappelé ici même qu'il n'existe pas ou n'existe qu'en tant que pluriel et dont on sait qu'il ne s'est pas constitué sans l'apport d'autres langues, que nous avons été amenés, nous hommes du 19^{ème} siècle (comme le fit, un jour, remarquer Philippe Sollers), à soupçonner que « la lecture est une pratique impossible », mais nous n'insistons pas moins que c'est surtout grâce à certaines pratiques que nous devons, surtout depuis la seconde moitié du siècle dernier, au français qu'est devenue possible certaine attention au langage en général, aux divers langages et aux différentes langues, que s'est posée, comme elle ne s'était pas encore posée jusque-là, la question de la lecture, laquelle implique celles de l'écriture et de la réécriture.

Le polylogue du français

Cette attention au langage, qui plonge ses racines dans les travaux de Stoïciens, qui doit beaucoup à la grammaire comparative du 19^{ème} siècle, laquelle s'est développée surtout en allemand, qui n'est pas moins redevable aux travaux de Saussure et à ceux des formalistes russes, c'est, principalement, grâce à la sémiologie structurale et, bien plus encore, aux travaux de Jacques Derrida qui doit à peu près tout à Heidegger, qu'elle s'est imposée, en français et durant toute la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Et on ne soulignera jamais assez combien les travaux, produits en français, mais en déconstruisant le français, ne serait-ce qu'en rappelant concrètement – et pas que verbalement, si tant est que le verbal ne puisse être également concret, mais c'est une question que nous n'aurons pas le temps de considérer ici - à tout instant que l'on ne peut pas pratiquer le français sans pratiquer d'autres langues en même temps, n'en sût-on rien, ont contribué à un polylogue des langues et des cultures, et donc des ethnies, des nations, des États. Ce polylogue est, bien entendu, un travail de tous les instants jusqu'à la fin des temps : il ne se peut jamais achever sans régresser et confirmer tout dogmatisme, qui est toujours le dogmatisme du sens achevé, le germe de tous les autoritarismes et de tous les totalitarismes.

Face au Pouvoir

Il consiste, ce polylogue, en tout un travail de la langue, qui est aussi un travail sur la langue et sur les langues, sur les divers langages, mais ce n'est pas comme si le français l'avait inventé et qu'il en eût le monopole ou le privilège : il est possible dans toutes langues du monde et, même, dans tous les langages, mais il n'est ou ne devient possible qu'à la condition d'une connaissance aussi exhaustive que possible et toujours plus exhaustive qu'elle ne l'était la seconde d'avant des langues et des langages, et, surtout, d'une maîtrise, sinon de la linguistique elle-même, du moins de la philosophie du langage. Et quant à cette maîtrise, pour laquelle toute une vie ne suffirait, elle n'aurait quelque chance de se concrétiser pour qui que ce soit qu'à partir du moment où, ne tenant plus pour naturelle, pour aller de soi la langue qui est la sienne, le sujet concerné se met à interroger le fonctionnement de sa langue, du langage et à se poser des questions sur la signification des mots, dont il comprend de moins en moins la légitimité, car, pour peu qu'il (y) réfléchisse, il ne voit pas très bien, ne voit plus très bien le rapport, dont il se demande implicitement s'il y en a, entre le mot

et le sens, entre le mot et la chose. Du coup, tout sens, ou presque, lui semble incertain et ce vacillement de l'autorité du sens, qui est le vacillement de l'autorité de tout sens, ne peut que rendre incertaine toute autorité et, de là, impossibiliser toute forme de despotisme, de domination même. Le travail, qui ne se réduit surtout pas à quelque usage, si sophistiqué soit-il, de la langue, sur la langue - et cela ne vaut pas moins pour tout langage -, c'est bien plus un travail (une *praxis*) contre la langue, contre la momification de la langue, contre l'institutionnalisation de la langue, contre la langue en tant qu'institution. Nous ne craignons pas de suggérer que c'est par le français et grâce aux *praxis* devenues possibles consécutivement aux réactions suscitées par les lumières que nous devons notamment à la sémiologie structurale, à ce qu'il est convenu d'appeler *déconstruction* et à l'écriture pulsionnelle telle qu'elle est pratiquée par Sollers et certains membres du groupe Tel Quel, et en français, que nos divers rapports avec le langage se sont trouvés chamboulés au point de rendre impossible « toute assurance du sens achevé » (Derrida) et tout ce qu'elle peut ou est censée pouvoir accomplir. C'en était trop et cela ne pouvait continuer aux yeux de la majorité, silencieuse ou non, et surtout au Pouvoir.

Un sommet, quoi !

Bizarrement, ou non, c'est par le français, par le refus en français de cette conception promulguée en français de la langue en tant que *praxis* (révolutionnaire ?) et non en tant qu'instrument de communication pouvant ou devant promouvoir les échanges économiques, que le français, que certaines pratiques « à partir du français » (*À partir du français*, c'est le titre d'un texte que nous avons, en 2020, proposé à la revue de l'APL pour la JIF et que notre ami Romain Vignest nous a fait l'honneur d'accepter, ce dont nous lui savons toujours gré), dont nous ne cessons de rappeler depuis maintenant trop longtemps (peut-être) qu'elles peuvent non seulement aider à décourager toute tentation de domination, mais qu'elles peuvent surtout stimuler la volonté de convivialité entre tous, ont commencé à souffrir d'un manque d'intérêt.

Tout aura commencé avec, en 1993, le Sommet de la Francophonie à Maurice, l'accent mis sur le français, non pas en tant que *praxis*, mais en tant qu'instrument au service de l'économie, voire de l'économisme : ce furent les débuts du français commercial, dont on n'a pas encore suffisamment mesuré les perniciosités pour le français en tant que *praxis* pouvant contribuer à sauver le monde. Et nous sommes encore, si l'on peut dire et quoi qu'on dise, en plein français commercial : ça ne date pas d'hier ni de 1993, mais ça remonte au moins à la création, en 1957, de la Communauté économique (R.S.) européenne dont Charles de Gaulle, plus lucide que Malraux (en qui Aragon voyait quelqu'un qui ne sait pas écrire), comprenait déjà qu'elle allait conduire à l'américanisation de la France, voire de l'Europe (alors qu'occidentale), peut-être même du monde.

Demain, le français

Rien ni personne ne permet, pour l'heure, de penser qu'il en sera autrement demain, que nous ne serons pas toujours « en plein français commercial », si ce n'est le fait que nous y sommes encore. Et même bien plus qu'avant, vu que maintenant, on parle de moins en moins et de moins en moins bien le français, même en France où l'on a commencé à enseigner certaines matières en anglais dans les universités ; du train dont vont les choses, il ne serait point surprenant qu'on y enseignât bientôt le français en anglais. Nous n'en sommes pas encore là certes, mais sait-on jamais ce qui peut se passer avec un engouement, pour des raisons de carrière surtout, en faveur d'un anglais dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il est, le plus souvent, loin d'être rigoureux, quand il ne s'agirait d'un anglais de cuisine, si grand le risque qu'il en résulte une pratique du français bourrée d'anglicismes. Tout cela ne serait pas bien grave, ne mériterait même d'être mentionné, si certaines pratiques que nous devons au français (en tant que pluriel) ne semblaient propres à nous garder de l'apocalypse (au sens vulgaire, et non au sens étymologique) agonistique de la guerre de tous contre tous vers laquelle nous nous précipitons sans même y faire attention.

Toute langue, comme tout le monde le sait sans en avoir conscience, exception faite de la minorité qui la pratique activement, n'existe que grâce à ses locuteurs qui existent grâce à elle. Toute langue demeure toujours riche de son passé, fût-il pauvre, mais cette richesse, fût-elle abondante, est comme morte, en tout

cas stérile, aussi longtemps qu'il n'y a personne qui la pratique, de préférence en toute connaissance de cause. Il y a encore - Dieu en soit loué ! - bien des personnes au monde, pas toutes forcément de nationalité française, qui s'intéressent au français pour ce qu'il représente et ce qu'il peut réserver sous réserve qu'on le pratique activement autant que possible. Ce sont ces personnes - principalement des professeurs de français, des grammairiens, des linguistes, des philosophes, des poètes et des écrivains, mais non moins tous ces travailleurs de la langue sans le savoir que l'on rencontre n'importe où, partout - qui, s'émouvant de l'état présent du français en France même d'abord, seraient demain en mesure d'assurer, en parlant, en écrivant, en chantant, en philosophant, au français cette pérennisation qui, éventuellement, contribuerait, en procédant à la ruine, à la *ruinance* (sit venia verbo) interminable de toute certitude du sens achevé, de toute idéologie - et l'idéologie, c'est toujours le début de toute dictature, laquelle, tôt ou tard, mène, mènerait à la guerre de tous contre tous, comme on le peut, ces jours-ci, constater, comme on ne l'a jamais fait jusqu'ici -, à faire du monde une aire de paix et de convivialité, une aire de moindre hostilité dans le pire des cas.